

Vous avez dit « fraternité »

F. Deniau

« On choisit ses amis, on ne choisit pas ses frères ». La fraternité est d'abord une donnée, un fait que je n'ai pas choisi. Regardons nos familles... Les relations fraternelles, entre sœurs et frères, entre cousins de la même génération comportent toute une richesse d'attention, de respect, de tendresse - mais aussi bien des agacements, des conflits, des silences ou des ignorances volontaires. La fraternité comme donnée est sans doute un appel à des relations « fraternelles » au sens apaisé et positif du terme. Mais cela ne fait pas partie du donné. C'est encore à faire.

La fraternité qui s'inscrit au fronton de nos bâtiments républicains est davantage un projet, un désir de vivre non seulement en citoyens libres et égaux, mais en frères. Ce n'est plus une donnée reçue, subie, qu'on s'en félicite ou s'en réjouisse. C'est, au sens fort, un programme politique, un projet de société. Il s'agit d'une forme de solidarité familiale à vivre non seulement en famille, mais au plan social. La sécurité sociale en est une des traductions, comme le partage du risque de chômage, comme le souci de faire toute leur place dans la vie sociale aux personnes souffrant d'un handicap... Mais le projet va plus loin, dans le sens de relations réconciliées, dans l'attention à l'autre et le respect de ce qu'il ou elle est, pour nous en enrichir mutuellement.

Donnée et à construire, reçue et voulue : la fraternité est en tension entre ces deux pôles. Qu'il s'agisse de la famille, de la République qui s'est choisi ce terme comme troisième pôle de sa devise, des enfants d'Abraham, de la communauté religieuse, de l'humanité entière... nous allons retrouver cette tension.

*

Dans le récit biblique, la fraternité commence mal. C'est Caïn et Abel. Querelle entre éleveurs et laboureurs, entre nomades et sédentaires, entre le monde de l'industrie et celui de la ruralité... La querelle entre les deux frères est exemplaire à bien des égards. Elle nous empêche de rêver une réconciliation acquise d'emblée. Il y a des intérêts divergents, il y a des conflits. Caïn et Abel sont frères, mais déjà autour de leur conception et de leur naissance, des images et des idées ont esquiné la relation possible entre eux. Et ils se situent comme en concurrence devant le Seigneur, comme si le sacrifice de l'un devait dévaloriser le sacrifice de l'autre. Manque aussi une parole réciproque. Tout cela conduit au meurtre.

Entre Cham, Sem et Japhet, entre Ismaël et Isaac, entre Ésaü et Jacob, entre Joseph et ses frères... les relations ne seront pas non plus simples, et la fraternité n'est pas donnée d'emblée comme source de réconciliation et de paix, loin s'en faut ! Entre Moïse, Aaron et Myriam, si des conflits existent (qu'on pense à l'épisode du veau d'or!), une répartition de la mission assure un équilibre, que la mort de Myriam pourra mettre en danger..

Dans le nouveau Testament, nous voyons Jésus dévaloriser les relations familiales : maternité et fraternité particulièrement, au profit de la relation de disciple, qui écoute la parole et la met en pratique. Ni le voisinage ni la relation familiale n'apportent un quelconque avantage quant aux vrais enjeux de la vie. Ils seraient plutôt source d'illusion ! Plus tard, les disciples s'appelleront entre eux « frères », mais cette fraternité leur est donnée par la commune situation de disciples de Jésus et, grâce à lui, de fils de Dieu par adoption - et non par une relation humaine familiale, fût-ce avec Jésus lui-même.

Et les frères que Jésus met en scène dans les paraboles ne vivent pas une fraternité réconciliée.

Disons plutôt qu'ils s'ignorent ou se jalouent...

Comme dans la Genèse ou l'Exode, nous sommes donc loin d'une image idyllique de la fraternité. Pourtant, nous venons de le noter, les disciples s'appelleront frères, et on a pu parler du christianisme naissant comme des « hommes de la fraternité ».

Quelles sont alors les conditions pour qu'une fraternité « positive » puisse être vécue ? Et en quoi est-elle un projet pour l'Église et pour l'humanité ?

*

1. reconnaître le « donné » comme un « don », dont on peut rendre grâce

On pourrait parler, dans la Bible, de tables généalogiques des Nations et du Peuple d'Israël. Chaque tribu, chaque peuplade, est considérée comme rassemblant les descendants d'un ancêtre commun. Ainsi, ce sont les fils d'Israël (ou de Jacob) qui émigrent en Égypte, puis qui en sortent quelques siècles plus tard. Entre temps, ils sont passés d'une grande famille à un peuple nombreux. Mais ils demeurent frères. Ainsi en est-il des descendants de Moab, d'Ammon ou d'Amalek... Ainsi en est-il, pour les deux récits de la Genèse, de toute l'humanité, issue du couple primordial d'Adam et Ève. Tous les êtres humains sont frères et sœurs, issus d'ancêtres communs. Et cela sera répété à propos de Noé, puis que c'est à partir de lui et de sa femme, et de leurs descendants, que l'humanité est appelée à se reconstruire après le déluge.

La fraternité est ainsi conçue comme un fait, une donnée de l'histoire et de l'anthropologie. Cette donnée n'est pas sans importance. Aujourd'hui encore, l'origine commune de l'espèce humaine actuelle, telle qu'on peut la repérer dans le processus d'homínisation, est un argument fort contre le racisme, contre tous les imaginaires d'une supériorité d'une race sur les autres.

Mais ce « donné » ne suffit pas pour construire une véritable fraternité entre les hommes. La question est, bien sûr : que faisons-nous de ce donné ? Elle est aussi, pour tout croyant, la reconnaissance d'un don de Dieu, d'un projet de Dieu pour les humains, à partir de cette « donnée ». Je ne suis plus alors devant un simple fait de l'histoire. Ce fait devient un appel, une vocation. En nous établissant comme frères, Dieu nous appelle à la fraternité. En recevant cette donnée comme un don, j'entre dans cette perspective. L'action de grâce pour le don reçu est aussi engagement à faire fructifier ce don. Je ne me contenterai pas de prendre acte de cette fraternité. Je suis invité à produire des fruits de fraternité. Le don de Dieu est aussi toujours appel, invitation, vocation.

Et ce d'autant plus que, pour le chrétien que je suis, la fraternité ne s'origine pas seulement dans des ancêtres humains. Elle a sa source première dans un Dieu Créateur et Père du genre humain. « N'es-tu pas notre Père ? » interroge le prophète Isaïe - et c'est dans la perspective du peuple d'Israël. La généalogie de Jésus en saint Luc reprend la même référence dans la perspective de l'humanité, lorsqu'elle se termine de façon surprenante par « ... fils de Seth, fils d'Adam, fils de Dieu ». Comme si Dieu était dans la trame de nos relations humaines, même si c'est en position d'origine. Il faut une certaine audace pour situer ainsi le Tout-Autre. Luc a cette audace : la fraternité humaine a sa source dans le Dieu Père de tous les êtres humains.

Devenir frères en vérité est alors inséparable de devenir fils. Je vais dire ici quelque chose qui est propre aux chrétiens. Je sais que c'est ce qui nous fait différents. Il faudrait pouvoir nous expliquer longuement sur ce que, les uns et les autres, nous recevons de Dieu. Il faudrait rendre compte de nos différences au-delà des images toutes faites de ce que croient les autres. Ici même, je ne peux que poser ce qui est propre aux chrétiens. Pour moi, devenir fils et filles de Dieu, c'est l'appel et le défi

que représente la présence au cœur de notre humanité du Fils Unique. Appelés à devenir en réalité fils et filles de Dieu dans le Fils Unique et grâce à lui, nous sommes appelés du même mouvement à devenir frères et sœurs. Cela s'enracine dans le don qui nous est fait. Plus encore que pour le don de la création, ce don fait à l'humanité d'entrer dans la relation même du Fils au Père, cet apprentissage d'une relation qui ne doit rien à la prise de pouvoir, à la domination, qui est tout entière don et réception, dépossession et action de grâce... tout cela rejaillit sur nos relations inter-humaines, que nous sommes appelés à vivre « à la manière de Dieu », cette manière que nous montre le Fils Unique, tant dans sa relation au Père que dans ses relations avec les autres humains.

Le projet de fraternité est lui-même un don reçu, un appel enraciné dans ce don ; il n'est pas laissé à nos propres forces, à nos programmes qui risquent vite d'être tendus, volontaristes et finalement peu respectueux des autres. « Le projet d'une fraternité universelle n'est pas vain », dira Vatican II¹ en soulignant que la source en est dans la présence au cœur de notre humanité du Christ Jésus.

Tel est l'apport original des Églises chrétiennes dans la recherche de fraternité qui habite toute l'humanité. Un apport qui se veut désintéressé et qui est la responsabilité propre des chrétiens.

2. passer par la parole, avec ce qu'elle peut avoir de procédural et de laborieux

C'est l'absence de parole réciproque qui caractérise la situation de Caïn et d'Abel. Et nous savons bien que l'absence de parole laisse toute la place à la violence. C'est vrai des relations internationales, des rapports sociaux, des conflits conjugaux ou familiaux.

Nous expérimentons que l'absence de parole, et de réciprocité dans la parole, détériore bien des relations entre frères et sœurs. Et construire une fraternité dans la vie des sociétés, dans les relations entre nations, dans le devenir de l'humanité suppose échange de paroles, reconnaissance mutuelle, négociations. Il ya, de fait, des intérêts divergents. Et ces intérêts ne sont pas seulement matériels ; ils sont aussi de l'ordre des valeurs, des raisons de vivre, des manières de considérer l'existence personnelle et la vie sociale.

La parole peut être de l'ordre de la reconnaissance de l'autre. Parole qui accueille, qui permet d'être, qui fait exister. « Toi, à mesure que tu parles, j'existe », dit le poète.

Elle peut être aussi de l'ordre de la négociation. Elle peut revêtir des formes procédurales. Ainsi dans les négociations d'un conflit social, ou d'un conflit international. Dans un débat contradictoire

1 *L'Église dans le monde de ce temps* (Gaudium et Spes)

n° 3 : « en proclamant la très noble vocation de l'homme et en affirmant qu'un germe divin est déposé en lui, ce saint Synode offre au genre humain la collaboration sincère de l'Église **pour l'instauration d'une fraternité universelle** qui réponde à cette vocation. »

N° 38. « Le Verbe de Dieu, par qui tout a été fait, s'est lui-même fait chair et est venu habiter la terre des hommes (10). Homme parfait, il est entré dans l'histoire du monde, l'assumant et la récapitulant en lui (11). C'est lui qui nous révèle que "Dieu est charité" (1 Jean 4, 8) et qui nous enseigne en même temps que la loi fondamentale de la perfection humaine, et donc de la transformation du monde, est le commandement nouveau de l'amour. A ceux qui croient à la divine charité, il apporte ainsi la certitude que la voie de l'amour est ouverte à tous les hommes et que **l'effort qui tend à instaurer une fraternité universelle n'est pas vain**. Il nous avertit aussi que cette charité ne doit pas seulement s'exercer dans des actions d'éclat, mais, et avant tout, dans le quotidien de la vie. En acceptant de mourir pour nous tous, pécheurs (12), il nous apprend, par son exemple, que nous devons aussi porter cette croix que la chair et le monde font peser sur les épaules de ceux qui poursuivent la justice et la paix. Constitué Seigneur par sa résurrection, le Christ à qui tout pouvoir a été donné, au ciel et sur la terre (13) agit désormais dans le cœur des hommes par la puissance de son Esprit ; il anime aussi, purifie et fortifie ces aspirations généreuses qui poussent la famille humaine à améliorer ses conditions de vie et à soumettre à cette fin la terre entière. »

n° 91-92 avec l'appel du concile au dialogue avec les autres religions et tous les hommes.

dans un tribunal. Dans les procédures d'un Parlement (qui tire son nom de la parole : l'a-t-on assez remarqué?). Dans la recherche éthique à l'intérieur d'une société où les références à des valeurs sont multiples et contradictoires (Habermas).

Tout cela peut être rude : la fraternité suppose aussi des affrontements de points de vue, d'expériences et de valeurs. Dans ces affrontements, la négociation permet à chacun de promouvoir ce à quoi il tient, tout en tenant compte de ce à quoi l'autre tient. Il s'agit de respecter ce qui fait tenir l'un et l'autre. En ce sens, la démocratie n'est pas la légitimation par la majorité. Elle définit des procédures qui permettront à la majorité de tenir compte du point de vue de la minorité. Négociations, procédures, bricolages finalement, qui caractérisent le jeu démocratique. Il peut sembler bien imparfait. Mais cela vaut mieux que l'imposition d'un point de vue linéaire et totalisant, qui caractérise les dictatures ou les pouvoirs totalitaires.

La tour de Babel est le symbole de cet impérialisme babylonien qui rêve d'instaurer un seul langage, une seule nation, un seul chef. Dieu y apparaît comme celui qui, en brouillant les langues, sauve l'humanité dans sa diversité. Or c'est bien là la condition pour pouvoir construire une vraie fraternité. Reconnaître la diversité des langues, des points de vue et des visions du monde est le seul point de départ possible. Mais cela dit aussi la complexité de la tâche, le patient travail de la parole.

3. une espérance : désir, attente, et travail commun

Un patient travail : la fraternité n'est pas une réussite donnée d'emblée. Elle relève de l'espérance. Non pas comme lorsque je dis : « j'espère qu'il fera beau demain ». Je n'y peux de toute façon rien, et cela ne m'engage à rien. Espérer, ce n'est pas seulement souhaiter, c'est m'engager pour la réalisation de ce que j'espère, c'est y mettre le poids de ma volonté et de ma vie - avec les limites qui sont les miennes, et donc à la fois avec modestie et fermeté.

La fraternité humaine est objet d'espérance. Comme toute espérance, elle peut prendre certaines figures, se traduire dans des projets concrets. Mais ces projets ont leurs limites et auront toujours quelque chose de provisoire. La vocation humaine est de pouvoir s'engager avec passion pour des objectifs limités et provisoires - qui sont des figures d'espérance nécessaires, mais auxquelles il ne faut pas s'accrocher comme si elles avaient les promesses de la vie éternelle. On deviendrait alors conservateur des progrès qu'on a contribué à promouvoir. Et ces progrès perdraient leur caractère essentiel d'étapes sur le chemin et non de fin de l'histoire.

La fraternité demeurera toujours un projet inaccompli, une espérance vive, même si certaines réalisations historiques lui auront donné - provisoirement - une forme qui pourra être motrice et servir de référence.

4. l'apport indispensable de l'autre

Si espérer, c'est m'engager avec ma volonté et mes forces pour faire advenir ce que j'espère, c'est aussi savoir que tout ne viendra pas de moi. C'est compter sur les autres et faire confiance à l'apport indispensable des autres.

En ce sens, les moyens en vue de l'édification d'une fraternité universelle font déjà partie - ou non de cette fraternité. C'est là un défi majeur. Il est toujours tentant d'utiliser des moyens qui ne sont pas en accord avec la fin poursuivie. « Qui veut la fin veut les moyens ». Eh bien non ! Si les moyens ne sont pas proportionnés à la fin, ils sont illusoire. Je ne bâtirai pas une fraternité par des

moyens qui mettraient entre parenthèse (pour un temps, dira-t-on souvent!) le souci de fraternité. Babel ne permettra jamais d'aboutir à une vraie fraternité universelle. Il faut refuser Babel pour commencer à bâtir une demeure humaine.

C'est dès maintenant que le projet de fraternité a besoin de l'autre, et qu'il faut lui laisser sa place. Caractéristique à cet égard est la place que nous accordons concrètement aujourd'hui aux handicapés physiques ou mentaux, aux malades, aux marginaux. Non par démagogie ou mauvaise conscience. Mais parce qu'ils sont indispensables à une société humaine digne de ce nom. On peut dire plus : ils sont la mesure de l'humanité d'une société. La place que nous leur laissons prendre exprime l'humanité et la fraternité d'une société.

Là encore, il ne s'agit pas de discourir sur la place de l'autre (nous sommes tous très capables de le faire), mais de lui laisser véritablement prendre sa place - même si c'est loin d'aller de soi, et s'il faut sans cesse et à nouveau y travailler avec patience. Là encore, on n'est pas dans le cadre d'une loi censée résoudre tous les problèmes (illusion législative, si présente dans notre société française), mais d'à-peu-près, de tâtonnements, de bricolages...

Ce n'est pas glorieux, mais ça construit. Et la fraternité expérimentée dans cette patiente construction est probablement la seule expérience de fraternité qui nous sera donnée dans l'histoire de cette terre. C'est modeste sans doute, mais c'est préférable aux illusions du grand soir, ou à l'imagination, illusoire elle aussi, d'un monde complètement réconcilié.

Et puis l'autre, qui échappe à mes prises, que je dois respecter et non utiliser, est aussi pour moi concrètement visage de Dieu. Si le double commandement de l'amour de Dieu et de l'amour du ou de la sœur en humanité est une parole commune aux trois religions qui se réfèrent à Abraham, ce double commandement a aussi une unité. « Si quelqu'un dit: J'aime Dieu, et qu'il hâisse son frère, c'est un menteur; car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? » (1^{ère} lettre de Jean, 4,20). Le respect de mon frère est aussi chemin d'adoration de Dieu. Et la force d'aimer, je l'attends aussi de Dieu.

5. en conclusion : frère universel ? cf. Charles de Foucauld

Vue dans ces perspectives à la fois modestes et inséparables de la relation à Dieu, la fraternité est finalement un grand projet, une grande chose dans l'histoire des hommes. Vocation de l'humanité, elle est un appel de Dieu pour chaque génération qui a sa pierre à apporter à l'édifice. Non comme un progrès cumulatif, mais comme la réponse au défi de chaque époque.

Oui, l'humanité est appelée à la fraternité. L'humanité : c'est à dire vous et moi, chacun de nous dans notre existence singulière et les relations qui font notre vie. Et cette fraternité à construire est le défi d'aujourd'hui, là où nous sommes et avec la précarité de nos forces.

Je terminerai sur la figure de Charles de Foucauld. Appelé à devenir « frère universel », il avait commencé à répondre à l'appel de Dieu en disant : « Seigneur, pour vous, je suis prêt à aller au bout du monde et à vivre jusqu'au jugement dernier ». En fait, il lui sera demandé d'entrer dans la vie cachée de Jésus à Nazareth, et d'être le grain de blé semé en terre dans plusieurs villages d'Algérie, et finalement à Tamanrasset où il sera assassiné par erreur et dans le dérisoire d'une mort insensée. Mais dans cet effacement devant Dieu et dans la solidarité avec les populations au milieu desquelles il vit, il réalise modestement ce désir d'être « frère universel ». *Universel* dans l'apprentissage d'une langue et d'une culture, le souci du respect et de la sauvegarde de cette culture (avec la patience de composition d'une grammaire et d'un dictionnaire) et de son apport à la fraternité humaine.

Différemment, et pour chacun dans la singularité de notre vocation, c'est sans doute à la fois ce qui nous est donné et ce qui nous est demandé. Notre part modeste mais décisive à l'édification d'une fraternité universelle.